

BURNING MAN LA VILLE PHOENIX

Article paru dans l'édition du 29.09.02

Chaque année, dans le désert du Nevada, une ville peuplée de milliers d'habitants naît et meurt en sept jours. Tout y est gratuit, tout y est permis, jusqu'à l'incendie final

Une vieille Cadillac décapotable vert et or roule en cahotant dans le désert. On la repère de loin grâce à son gyrophare, à la musique techno crachée par les haut-parleurs arrimés au capot, et aux cris poussés par ses occupants, cinq hommes et femmes au visage couvert de peintures de guerre. A l'arrière, le coffre a été remplacé par une lourde plate-forme surmontée d'un totem haut de trois mètres. Une jeune fille nue, en sueur, grise de poussière, y est crucifiée, pieds et poings liés. La Cadillac fonce vers une colonne de camions venant en sens inverse, puis s'arrête brutalement pour leur barrer la route. Un passager grimpe sur le totem pour délivrer la jeune fille, qui saute de son perchoir en riant, court vers l'un des camions arrêtés, fait descendre le chauffeur et lui donne l'accolade : « Bienvenue à Burning Man. Comment tu t'appelles ? » Les autres occupants de la Cadillac s'approchent à leur tour. Les hommes portent des uniformes de l'US Army sales et déchirés, le plus âgé n'a pas de pantalon. L'une des femmes est habillée en gitane, l'autre est nue, avec des lunettes d'aviateur sur la tête et un stéthoscope autour du cou. Ils se mettent à danser entre les camions, en se passant une bouteille : « C'est du whisky mélangé à du beurre de cacahuète. Très nourrissant. » Puis, calmement, ils vont serrer la main des gens descendus des camions : « Si vous allez à Burning Man, vous êtes arrivés. Quelqu'un a envie d'être crucifié ? »

Comté de Pershing, nord-ouest du Nevada, fin août. Comme chaque année depuis dix ans, des milliers d'Américains de tous âges et de toutes conditions, entassés dans des voitures et des camions surchargés, roulent dans le désert de Black Rock, un vaste plateau aride encadré de montagnes : aucun point d'eau, pas un brin d'herbe, seulement une terre craquelée, recouverte d'une fine poussière qui part en tourbillon au moindre coup de vent. Ils viennent en majorité de Californie, à quelques heures de route, mais certains arrivent de l'autre bout du pays et conduisent depuis des jours. Ils transportent des milliers de tonnes de vivres et de matériel, car ils vont construire de toutes pièces une ville éphémère, où tout sera gratuit, où la liberté d'expression et de création sera absolue, et où chacun pourra vivre ses fantasmes, sans limite et sans pudeur.

Les jours précédents, une équipe arrivée en éclaireur a tracé sur le désert le plan de la ville : neuf avenues en arc de cercle, dont la plus grande fait 7 km, et quinze rues radiales. Au milieu de l'esplanade centrale de 1,2 km de diamètre, un groupe de charpentiers de San Francisco a construit une structure de bois haute de 21 mètres couverte de tubes de néon bleus, représentant un homme debout, jambes écartées, bras ballants : The Burning Man, l'Homme en feu. A l'écart de la ville, une autre équipe a érigé le Temple de la joie, une pagode barbare haute de quatre étages, faite d'une armature de madriers recouverte de milliers de pièces de bois finement sculptées.

Dès leur arrivée, les habitants se mettent au travail, nuit et jour, au son de leur musique préférée. L'électricité est fournie par des groupes électrogènes qui emplissent le désert de bruits de moteurs et de gaz d'échappement. Certaines tribus se contentent de campements de fortune, mais la plupart ont apporté des meubles, des appareils ménagers et des charpentes, et bâtissent des constructions en dur : baraques en bois de deux étages avec terrasses, dômes en tubulures d'acier tendus de bâches multicolores, maisons-cylindres, maisons-bulles tournant sur un axe...

En tout, Burning Man abrite plus de cinq cents camps, dont les noms sont affichés sur une forêt d'oriflammes et d'enseignes lumineuses : Anchois bleu, Shampooing astral, Amour et péché, Camp des salauds de riches, Fumerie d'opium du fer-à-cheval-porte-bonheur, Entomo-lavement, Pyromanciers, Opération confort du désert, Wasabi Underground, Continuum de la lumière spatiale vierge...

Un camp est à la fois un lieu de vie pour ses membres et un centre d'activité ouvert à tous. En se promenant dans les rues, on découvre des dizaines d'ateliers où l'on enseigne gratuitement le yoga, le banjo, la fabrication de cerfs-volants, la méditation, la réparation de vélo, la pâtisserie, et bien sûr l'art du déguisement et de la peinture corporelle, car tout le monde rêve de posséder la tenue la plus outrancière ou la plus insolite. Dans les rues, des gens hurlent dans des mégaphones à la recherche de bénévoles pour toutes sortes de corvées. On recrute même des journalistes, car Burning Man compte cinq journaux quotidiens, allant du semi-sérieux au délirant, et quarante-huit stations de radio FM, la plupart spécialisées dans les musiques insolites, les rumeurs invérifiables et les histoires abracadabrantes.

Face au désert, des groupes de sculpteurs, de peintres et d'artisans sont occupés à monter une centaine d'expositions, d'installations d'art conceptuel et de shows laser. Cette année, les artistes ont décrété que l'esplanade centrale était un océan : elle est parsemée de navires à roulettes, de sirènes lumineuses, d'îles exotiques, de repaires de pirates, de baleines grandeur nature...

A partir du troisième soir, des dizaines de bars, restaurants, discothèques, cafés-théâtres et salles de concert ouvrent un peu partout. Là encore, tout est gratuit, spectacles, nourriture, alcools, cannabis parfois : les passants s'installent et se servent à leur guise, mais sans gaspiller. Dwight, chauffeur de bus dans l'Ohio, passe ses nuits à servir de la vodka et du thon grillé dans le bistrot en contreplaqué qu'il a construit avec deux amis : « C'est moi qui ai tout acheté, j'y ai laissé mes économies, d'ailleurs ma femme n'était pas très d'accord. Mais je suis heureux, cette aventure est simplement en train de changer ma vie. » Dès les origines, les pionniers de Burning Man ont édicté une règle simple, qui est appliquée avec rigueur : l'interdiction de toute transaction financière et de toute activité commerciale. Seule exception, pour acquitter la taxe de séjour imposée par l'Etat fédéral et payer les infrastructures, chacun verse une cotisation de 200 dollars. Mais une fois dans la ville, on n'a plus besoin d'argent.

Ce système a été imaginé et mis en place au fil des ans par un homme à la fois célèbre et mystérieux : Larry Harvey, 54 ans, père fondateur de Burning Man et patron charismatique de l'équipe qui travaille toute l'année à la préparation de l'événement. Larry vit retranché au coeur de la ville, dans un îlot de calme relatif formé par une demi-douzaine de camions garés en cercle. Contrairement à son entourage, il se fait remarquer par la sobriété de sa tenue : blue jeans, chemise unie, chapeau de cow-boy. Fils d'un fermier de l'Oregon, il se définit comme un autodidacte et un homme de terroir ancré dans la tradition américaine. Il se méfie des théories et des mots savants, mais ses convictions sont profondes : « J'ai voulu fonder une communauté fonctionnant sur le principe de l'«économie du don». Ici, chacun doit apprendre à partager ce qu'il a apporté sans rien attendre en échange, pas même un remerciement. Si vous exigez de la gratitude en retour, vous détruisez l'acte du don. » Larry, qui, depuis dix ans observe minutieusement l'évolution des relations sociales à Burning Man, rêve de franchir une nouvelle étape : « Pour remplacer l'argent, certains ont recours au troc. C'est regrettable, j'espère que cette tendance va disparaître. Notre but est de nous débarrasser totalement du concept «d'équivalence» et d'instaurer celui du don unilatéral. » Larry ne fait pas de différence entre le don d'un objet et le don, au sens de talent inné, que chacun peut posséder en soi : « En mettant à la disposition des autres leurs connaissances et leurs compétences, les participants créent un immense «capital social», qui produit des richesses très concrètes et un tissu de relations fructueuses.

L'«économie du don» n'est pas seulement éthique, elle est efficace. L'entraide et le partage permettent de réaliser des projets ambitieux qui, ailleurs, coûteraient une fortune. Quand les gens rentrent chez eux, ils s'aperçoivent que leur comportement est modifié, ils redécouvrent le sens de la communauté, leur esprit civique. »

Le don de son corps fait aussi partie des coutumes locales. Le sexe est très présent à Burning Man, et certains camps en ont fait leur spécialité. Les clubs SM et les salons de jeux de rôle érotiques fonctionnent dès dix heures du matin, parfois en plein air, et les mariages célébrés dans le Temple de la joie sont consommés sur l'autel. Le quatrième soir, tout un quartier est en effervescence, car une bande de Canadiens organise un grand concours de cunnilingus, réunissant quarante couples sous un chapiteau. L'événement est géré comme une compétition sportive, avec un arbitre, des jurés, des supporteurs, des épreuves éliminatoires et des distributions de prix. Mona, une étudiante de Los Angeles, avoue qu'elle a hésité avant de s'inscrire. Son partenaire s'est désisté au dernier moment, mais elle a trouvé un remplaçant dans la file d'attente, et tout s'est bien passé... Elle se dit ravie de son expérience, car l'ambiance est restée chaleureuse et bon enfant jusqu'au bout, et se sent libre de raconter son aventure : « Ici, les gens s'abstiennent de juger les autres, quelles que soient leurs convictions personnelles. J'ai découvert que c'était la condition sine qua non de la liberté, c'est une leçon à retenir. »

A partir du cinquième jour, les encombrements deviennent incontrôlables, car la ville compte désormais plus de 29 000 habitants. En théorie, la circulation des automobiles a été interdite et on doit se déplacer à pied ou à vélo, mais les « art cars » (voitures artistiques) conservent le droit de rouler partout et n'importe quand. Ainsi, les rues sont embouteillées en permanence par des chars de carnaval, des tricycles de trois mètres de haut, des dragsters à réaction, des chenillettes phosphorescentes, des véhicules en forme de canard, de soucoupe volante, de canapé, de minaret, de missile nucléaire... La Death Guild, une tribu de guerriers barbares spécialisée dans les combats de catch, patrouille nuit et jour à bord d'une armada de jeeps et de camionnettes hérissées de poutrelles d'acier, de harpons, de béliers, de potences, et surtout de lance-flammes qui crachent un feu d'enfer sans prévenir.

Au fil des jours, le feu est devenu omniprésent dans la ville. Les jongleurs et les danseurs jouent avec des torches et des braseros, les retraites au flambeau se multiplient. Dans le ciel, des montgolfières s'enflamment soudain et retombent en cendres dans le désert. La ville se prépare pour la cérémonie finale : The Burn, l'incendie généralisé. Au soir du septième jour, tous les habitants convergent lentement vers la statue de l'homme. Après des chants et des danses frénétiques, le calme se fait soudain, car des flammes montent du piédestal supportant la statue. Bientôt l'incendie fait rage, la foule doit reculer à cause de la chaleur. Puis l'homme lève les bras au ciel et s'embrase à son tour. Quand il s'effondre dans un tourbillon de braise, la fête peut reprendre, jusqu'au lever du soleil.

L'immolation de la statue n'est que le commencement du feu. L'un après l'autre, les artistes incendient les installations qui leur ont coûté des mois d'effort, et restent à méditer devant les décombres tordus et calcinés. Dans la ville, les constructions sont démontées, et le bois est transporté sur l'esplanade pour former d'immenses bûchers.

Le huitième jour, la ville commence à se vider. Seuls restent les purs et durs, épuisés, couverts de cendre, pour une dernière nuit de fête et de feu : il faut encore brûler le Temple de la joie. L'incendie est immense et brutal, toute la ville est noyée dans les tourbillons de fumée. L'exode final peut alors commencer. Tout ce qui n'est pas en bois est rechargé dans les camions, y compris les ordures ménagères. Il faut appliquer à la lettre la dernière loi régissant la communauté de Burning Man : ne

pas laisser de trace, restituer le désert intact. Les réserves d'eau sont distribuées aux équipes qui vont rester sur place pour effacer les routes et les traces d'incendie. A bord d'une petite voiture électrique, Larry Harvey fait un dernier tour dans le désert encore fumant : « Le nettoyage total est une exigence écologique fondamentale, mais il y a autre chose. Il est essentiel que Burning Man disparaisse chaque année. Ainsi, l'année suivante, chacun doit repartir à zéro, tout recommence comme si c'était la première fois. »

YVES EUDES